

QUATRE MOIS PARMI NOS NOIRS D'AFRIQUE



A BRAZZAVILLE. — Le camp des noirs atteints de la maladie du sommeil

SUR LE CHEMIN QUI VA DE POINTE-NOIRE AU "VILLAGE" DE BRAZZAVILLE

La tragique misère des porteurs et des travailleurs dans le Mayombe où la maladie les décime

Mes nègres poussaient des cris de joie.

Le malheur des Saras et des Baudas ne les touchait pas. Eux étaient des Loangos. De race à race le peuple noir se déteste. Un Sara est un chien pour un Loango. J'avais atteint Missafo. Missafo, un hangar où l'on peut s'abriter sur la route des caravanes. La peine de mes hommes était finie. Un camion allait venir me prendre.

On l'attendit quatre heures. Les guêpes, nous confondant avec des fleurs, venaient nous butiner. Que ceux qui mangèrent du miel du Mayombe m'en donnent au moins des nouvelles !

Le camion parut. Un blanc sauta sur le sol. Il était vif autant que pâle.

— Ce sont vos porteurs ? fit-il. Allez ! maintenant à Montzi, ordonna-t-il aux nègres, qui déjà battaient des mains en pensant au retour.

Un par un, les Loangos se défilèrent. Le blanc jeta son imperméable et courut à toutes jambes pour leur couper la retraite. Les contreforts du Mayombe résonnèrent de mots bien français. Sous la voix et le regard du blanc, les vingt-sept Loangos rejoignirent le hangar.

— C'est une occasion, dit mon compatriote. Mes noirs claquent à Montzi. Je n'ai pas de médicaments. Comme il en manque partout, dès qu'une caisse part pour un poste, les autres postes la visitent et il n'arrive plus que du coton ! Ils vont transporter mes moribonds à M'Vouti. Voyez-vous, un nègre ça se fane comme une fleur ! Le soir, il est en bonne santé, le lendemain il tremble ; le troisième jour, il délirait ; le quatrième, c'est fini ! Moi, je crois



Notre collaborateur Albert Londres en tropyen

que tous meurent d'ennui ou de méningite. En tout cas, j'en ai assez ! Le matin, je fais l'appel. Ils répondent : « Malades. » Je touche leur front. Moi, je n'y connais rien, je ne suis pas médecin ; je les envoie au travail ; ils tombent sur le tas. C'est moi qui ai l'air de les avoir tués ! « Voulez-vous filer sur Montzi ? Crapule ! cria-t-il à mes porteurs. Tirailleur ! je te rends responsable ; si dans deux heures les Loangos ne sont pas à Montzi, tu auras de mes nouvelles ! » Tenez, regardez celui qui descend, c'est un des miens. Je l'envoie à l'infirmerie de M'Vouti. Il ne survivra pas. C'est déjà un fantôme. Que voulez-vous que j'y fasse ? Pour moi, c'est la méningite. Ils deviennent tous fous. »

Mettions que les nègres soient atteints de la maladie de la « machine ». ! Nous connaissons la récurrence, le vomito negro, la bilieuse. Entre Pointe-Noire et Brazzaville vient d'éclater la « machinite ». ! Ils maigrissent, se dessèchent, perdent la raison et s'affaiblissent. La pioche semble peser cent kilos dans la main des Saras. Seul le poids de l'instrument égratigne la terre. Eux n'ont plus de force à y joindre ! Des terrassiers ? Non ! Des automates à bout de ressort !

Mes porteurs avaient rejoint Montzi. Dans dix sacs on coucha dix Saras chancelants. On accrocha ces sacs à un bâton. On chargea le bâton sur l'épaule de deux Loangos. Les moribonds partirent ainsi vers M'Vouti. Vingt minutes plus tard, le tirailleur réapparut : — Commandant ! Loangos f. Saras par terre. Loangos cavalés moi rendre compte !

Nous descendîmes sur M'Vouti. Nos porteurs avaient balancé les moribonds dans le fossé. Les pauvres Saras geignaient les uns sur les autres. Celui de dessous était

LE DRAME DE LA PORTE DE VERSAILLES

**GEORGETTE ARNAUD
QUI TUA SON MARI
professeur au lycée Michelet
COMPARAIT AUJOURD'HUI
DEVANT LE JURY**



Georgette Arnaud, la meurtrière, et Georges Arnaud, la victime

On se rappelle ce drame survenu le 19 décembre 1927, drame de la cupidité, dit l'accusation : la meurtrière n'a pensé qu'à sauvegarder ses intérêts matériels. Drame passionnel répond la défense : l'accusée abandonnée a tiré dans une heure d'affolement. Les jurés de la Seine apprécieront. Les débats sont prévus pour deux jours.

Le joueur de tennis Tilden est définitivement classé professionnel

New-York, 8 nov. (dép. Petit Parisien.) A la demande de la Fédération américaine l'Association internationale de lawn-tennis, groupement important qui comprend trente-quatre nations affiliées, a confirmé la disqualification du joueur William Tilden, accusé d'avoir contrevenu aux lois du sport amateur. Tilden est donc définitivement classé professionnel et ne pourra plus participer aux tournois réservés aux amateurs.

MÈRE DE HEROS



Mme Maria de Piedade, qui est arrivée hier à Paris avec le gros de la délégation des anciens combattants portugais venue à l'occasion de la célébration de l'armistice. Mère d'un soldat tué dans nos rangs, elle représente les mères portugaises en deuil. Sur notre alicée près à la gare d'Orsay, on voit à droite de Mme de Piedade, le général Gravello Lopez

Une souscription au bénéfice du fils de l'inventeur de la pédale

Le Touring-Club de France, 65, avenue de la Grande-Armée, ouvre une souscription au bénéfice de Francisque Michaux, le fils et dernier descendant de l'inventeur de la pédale, qui, âgé, se trouve dans une situation précaire.

Pour désencombrer les rues de Paris

Le comité de circulation prend — enfin — des mesures énergiques

Le comité permanent de la circulation s'est réuni hier matin à la préfecture, sous la présidence de M. Chiappe, préfet de police. Le comité avait à résoudre un certain nombre de problèmes d'actualité concernant la circulation et l'encombrement des rues de Paris.

Tramways

La grosse difficulté a porté sur les tramways ayant leur « terminus » dans des quartiers encombrés. Il a été décidé de créer un « terminus » des tramways venant de la banlieue est dans la rue de la Victoire, au lieu de la place de l'Opéra ; d'organiser un « terminus » des lignes 35 et 42, en pleine voie, comme à Londres, au bas de la rue de Rome, au lieu de la place de la Madeleine ; de modifier le parcours des lignes 15 et 16, à partir de la place Saint-Augustin, qui prendraient désormais le boulevard Malesherbes, au lieu du boulevard Haussmann et de la rue Tronchet ; de changer également la marche à contre-sens des tramways du boulevard Richard-Lenoir ; puis de changer le stationnement de certains tramways de la place de la Bastille à la rue Saint-Antoine.

Voitures à marche lente

Les véhicules à marche lente seront désormais interdits, entre 14 et 19 heures, dans une zone englobant une grosse partie des 1^{er} et 10^{es} arrondissements, et ouest de la gare de l'Est à la rue de Rivoli et de la place de la République à la porte Saint-Denis.

Pour atténuer les bruits de la rue

En ce qui concerne le bruit de certains véhicules automobiles, le comité a émis l'avis que les voitures lourdes à bandages pleins soient munies de pneumatiques ; que les motocyclettes aient toutes un « silencieux » et que les voitures des laitiers en gros aient un dispositif empêchant les pots à lait de faire le tintamarre que tout le monde connaît. Le représentant de la « Ligue du piéton » a proposé un système d'alcôves identique à celui des camions transportant des obus au cours des hostilités.

Doublement à gauche

Il a été décidé, en ce qui concerne le « doublement à gauche des refuges non axiaux », de continuer la tolérance consentie jusqu'à ce jour.

Voitures postales

Pour ce qui est du « stationnement des voitures postales au droit des bureaux », il a été admis que lesdites voitures doivent se conformer au droit commun, sauf dans certains cas où il sera possible de maintenir la tolérance actuelle.

Stationnements

Puis le comité a abordé le problème du « stationnement » des voitures sur la voie publique. Aux termes du code pénal et du code de la route, ainsi que de la jurisprudence rigoureuse de la cour de cassation, le stationnement n'est « licite » que s'il est nécessaire. Les membres du comité se sont mis d'accord sur l'interprétation donnée par la haute jurisprudence et ont décidé de supprimer le stationnement dans certaines rues, en donnant, bien entendu, le temps nécessaire aux propriétaires de voitures pour prendre leurs dispositions en vue de garer leurs automobiles, soit dans des garages à créer, soit dans des « parkings », comme il en existe à l'étranger.

Signaux lumineux et plaques de rue

Le représentant des chauffeurs d'automobiles a demandé, étant donné les « conduites inférieures » modernes, qui sont généralement basses, que les signaux lumineux soient moins hauts qu'ils ne le sont actuellement et de baisser aussi les plaques des rues et les numéros des immeubles, qui sont à peu près invisibles des conducteurs d'automobiles dans leurs carrosseries basses.

Passages réservés aux piétons

Enfin, l'un des représentants des piétons a demandé que les passages réservés aux écus qui vont à pied soient considérablement augmentés et que les agents fassent observer le ralentissement prescrit sur ces passages, ordinairement marqués par des plots ou des bandes peintes.

Une division navale française à Lisbonne

Répondant à une invitation du gouvernement portugais, M. Georges Leygues, d'accord avec M. Briand, a décidé d'envoyer une division navale française en visite officielle à Lisbonne vers le 25 novembre.

Cette division sera placée sous les ordres du contre-amiral Le Do, qui vient de prendre le commandement de la 2^e escadre à Brest. Elle comprendra le croiseur de 10.000 tonnes *Tourville* et les torpilleurs bretons *Palme* et *Roller*.

LA CÉLÉBRATION DE L'ARMISTICE

Toutes les cloches des églises et chapelles du diocèse de Paris sonneront pendant la minute de silence observée le 11 novembre.

La Semaine Religieuse de Paris publie une note aux curés du diocèse les invitant à recommander à leurs paroissiens d'observer la minute du silence du 11 novembre, dont la tradition est maintenant établie, et de lui donner le caractère religieux, non seulement d'un souvenir, mais d'une prière d'action de grâces et d'imploration.

Les cloches de toutes les églises et chapelles sonneront pendant cette minute, c'est-à-dire de 11 heures à 11 h. 1, et pendant cette minute seulement.

mort. La vie des survivants était toute dans le blanc de leurs yeux. O frères noirs !

L'Equateur ne passe pas rue Oudinot. Cependant quelques nouvelles du Congo-Océan parvinrent jusqu'au ministère des Colonies. Aussi un homme me précéda-t-il de quelques jours sur la route de Pointe-Noire à Brazzaville. Il s'appelait M. Lasnet, inspecteur général du service de santé. Monsieur l'inspecteur général, vous avez certainement manqué un beau spectacle. On l'avait organisé spécialement pour vous. Vous veniez sur la foi des méchants qui prétendaient que les nègres mouraient sur les chantiers des « Batignolles » ? On allait vous montrer comment on les traitait.

Le jour où vous débarquiez à Pointe-Noire, des détachements modèles se formaient à Brazzaville. En même temps, les chefs de chantier du Mayombe cachaient les malingres dans la forêt. On choisit les plus beaux mâles en attente à Brazza. Chacun fut revêtu d'un costume kaki que, depuis huit jours, on confectionnait en hâte. On leur donna une couverture d'un kilo cinq cents grammes, une musette garnie d'une assiette, d'une cuiller, d'un paquet de thé ! Puis un savon et une serviette. Pour que la serviette n'échappât pas à vos regards, on ne la mit pas dans la musette, mais dessus. A sept heures du matin, ils prirent le train : wagon couvert. Fraîs et luisants, ils arrivèrent au kilomètre 92. Ils dormirent à Goma-Biolo. Le lendemain, petite étape de 26 kilomètres jusqu'à Mindouli. A Mindouli, deux jours de repos. Là, quatorze camionnettes attendaient. Chaque camionnette prit six nègres. Et le premier détachement, 84 hommes, partit à votre rencontre, chaque homme ayant reçu un repas froid : boîtes de pâté, sardines. Il ne leur manquait qu'une bouillotte sous les pieds et un bon cigare ! Il est vrai qu'ils fumaient le thé ! A quatre heures, ils arrivaient à Madingou, où un repas chaud, sous la surveillance d'une dame blanche, était préparé. C'est là, monsieur l'inspecteur général, que vous deviez les rencontrer.

Où étiez-vous ? Quel sentier aviez-vous pris ? Vous n'avez pas croisé la belle cavalcade. Le sergent tirailleur, qui en était le guide, en meurt de désespoir. Quatre jours après, il vous cherchait encore à la sortie du Mayombe. Il m'a pris pour vous ! Je le vois encore si joyeux, me tombant dessus, et m'appelant : mon grand commandant général !

— Tu cherches M. Lasnet, lui dis-je.

— Lassinet ! Oui, le grand général Lassinet !

— Mon vieux, il est déjà à Brazzaville.

Il en laissa choir son garde-à-vous !

— Moi, foutu ! Moi, crapule ! Moi, plus jamais médaillé ! fit-il.

Je continuai la route. Après le Mayombe, je n'avais plus rien à voir. Sur plus de 300 kilomètres les travaux ne sont pas encore amorcés. Le drame du Congo-Océan, qui commence au Tchad et dans l'Oubangui-Chari, vient se dénouer dans le Mayombe. Je revoyais tout. Les blancs épuisés, dont la seule affaire était de finir leur contrat. Aucun n'avait pu me parler longtemps, on aurait dit que le souffle leur manquait. A mes demandes, ils répondaient par un geste las. Ils étaient des hommes à bout de résistance. La forêt tropicale les avait minés. Ils ne souriaient que lorsque l'on parlait de l'achèvement de la ligne. Et quand je disais qu'il fallait pourtant que le chemin de fer se fit, ils répondaient : « Pas par nous ! »

Je revoyais le désarroi des chantiers, la petite barre à mine attaquant les rochers géants, les Saras ne pouvant plus soulever la pelle-tée de terre ; les contremaîtres noirs impitoyables, et le chef du chantier, sa soupe avalée, tombant d'un bloc sur la toile tendue qui lui servait de lit.

J'entendais les cris sauvages des fureux capitas, les « Ria-ria ! Poussio ! poussio ! » Les « Allez ! Saras ! Allez ! allez ! » et je revoyais les Saras, les Zindès et les Bayas n'ayant plus la force de pousser s'en aller mourir dans la forêt.

Je revoyais le directeur de la compagnie des « Batignolles » hausser les épaules dans sa mai-

son de Pointe-Noire et je l'entendais fixant la date de l'inauguration du Congo-Océan après la mort de son successeur, « encore », disait-il, s'il vient ici très jeune et que l'on ait changé de méthode.

Je pensais qu'entre octobre 1926 et décembre 1927, trente mille noirs avaient traversé Brazzaville « pour la machine », et que l'on n'en rencontrait que mille sept cents entre le fleuve et l'Océan !

Je me répétais que, de l'autre côté, les Belges venaient de construire 1.200 kilomètres de chemin de fer en trois ans, avec des pertes ne dépassant pas trois mille morts, et que chez nous, pour 140 kilomètres, il avait fallu 17.000 décès !

Je pensais que si le Français s'intéressait un peu moins aux élections de son conseiller d'arrondissement, peut-être aurait-il, comme tous les autres peuples coloniaux, la curiosité des choses de son empire, et qu'alors ses représentants par-delà l'Equateur, se sentant sous le regard de leur pays, se réveilleraient pour de bon d'un sommeil aussi coupable.

Enfin, le dixième jour, je touchai le village de Brazzaville. Brazzaville n'est qu'un village. En face, de l'autre côté du Congo, il est une ville, une ville moderne vivante, une ville, quoi ! Elle s'appelle Kinshasa... mais elle est belge.

Une paix lourde enveloppait Brazzaville. Lentement, le Congo descendait, pour aller se briser sur ses chutes. Une statue géante dominait un plateau. C'était l'évêque guerrier, Mgr Augouard, qui scrutait le pays. Je cherchais Brazza ; Brazza n'y était pas. La France l'a oublié ! Deux cents Saras, dormant debout sur leur pelle, travaillaient à la future gare. Un « pousse » silencieux passa sur son unique roue. Je le pris et je dis : « Va ! » Les deux hommes-chevaux me conduisirent vers le fleuve. Je vis que le port n'était qu'un sentier à pic tranché dans un remblai. Deux chalands à dos rond constituaient notre flotte. Le « pousse » repartit. Devant un bâtiment officiel, des femmes et des enfants nègres déposaient des charges de manioc, enveloppées de feuilles de bananier ; le ravitaillement pour la « machine ». Brazzaville était dispersée et morte. Une légère côte se présentait, le « pousse » ralentit. Soudain, une automobile apparut. Dans ce silence c'était bien une apparition. Je la regardai comme un grand événement. Je me consolai de sa fuite en pensant qu'elle ne pouvait aller très loin puisqu'il n'y avait pas de route et que je la reverrais. Et j'arrivai face au palais proconsulaire. Je descendis de ma chaise roulante. La demeure du gouverneur général reposait sous le soleil. Aucun souffle n'animait le drapeau tricolore. M. Antonetti était là, pensant certainement au chemin de fer. Allais-je entrer ? A quoi bon ? Il me sembla entendre sa voix. Il appelait, il ordonnait, il parlait clair ; mais le désert l'entourait, personne ne lui répondait : l'Afrique Equatoriale Française dormait toujours.

Albert LONDRES.

Les trois premières places au concours de l'Ecole des Chartes sont remportées par des jeunes filles

Parmi les seize concurrents admis il y a dix candidates

Une jeune fille de dix-neuf ans, Mlle Duvergé, licenciée d'histoire de la faculté de Bordeaux, vient d'être reçue première au concours d'admission de l'Ecole nationale des Chartes.

Cette année, parmi les seize admis sur cinquante candidats, se trouvent dix jeunes filles, et trois d'entre elles se sont brillamment adjugé les premières places.

Le diplôme d'archiviste paléographe, depuis ces dernières années, est, on le sait, particulièrement recherché par les jeunes filles. Pourquoi cette préférence pour les recherches ou les études historiques sur le moyen âge qui obligent à affronter de durs examens et à suivre pendant trois ans des cours intéressants, certes, mais ingrats.



Mlle Duvergé

LA SANTÉ DE M. GÉMIER

L'état de M. Gémier s'est très nettement amélioré dans la journée d'hier. La convalescence suit son cours et il ne sera plus publié de bulletin de santé.